

Des diables et des saints

de Jean-Baptiste ANDRÉA

Extrait n°1 : p. 9 – 11

Vous me connaissez. Un petit effort, souvenez-vous. Le vieux qui joue sur ces pianos publics, dans tous les lieux de passage. Le jeudi je fais Orly, le vendredi, Roissy. Le reste de la semaine, les gares, d'autres aéroports, n'importe où, tant qu'il y a des pianos. On me trouve souvent gare de Lyon, j'habite tout près. Vous m'avez entendu plus d'une fois.

Un jour, enfin, vous m'approchez. Si vous êtes un homme, vous ne dites rien. Vous faites semblant de nouer votre lacet, pour m'écouter un peu sans en avoir l'air. Si vous êtes une femme, je sursaute. C'est que j'en attends une, justement. Ce n'est pas vous, ne vous vexez pas. Je l'attends depuis cinquante ans.

Vous avez mille visages. Je me souviens de chacun, je n'oublie rien. Vous êtes cette fille aux matins blêmes rebondissant entre la ville et la banlieue. Vous êtes ce type en costume sombre dont je me rappelle avoir pensé : « il doit faire l'amour avec un zèle de fonctionnaire », même si ça ne me regarde pas – je suis le premier à reconnaître que les femmes sont un dossier compliqué. Vous êtes blanc, vous êtes bleu, rouge, vert, vous êtes arc-en-ciel. Vous tournez autour de mes pianos, déboussolés, parce que je ne demande pas d'argent. C'est là que vous m'abordez. Vous posez tous la même question :

- Qu'est-ce qu'un homme comme vous fait là ?

Comment ça, « un homme comme moi » ? Et vous répondez toujours, à peu de choses près :

- Un homme comme vous, qui présente bien, même si vous avez oublié de vous raser la joue gauche. Un homme bien habillé, même si la forme de votre cravate est un peu démodée. Un homme, enfin, qui touche le piano comme vous le faites. Vous jouez comme un dieu, vous jouez peut-être pour Lui ? Un talent comme le vôtre, on ne le perd pas dans les gares ni les aéroports. Vous jouez comme ces pianistes qui

enchangent le monde dans de grandes salles pourpres. Mais vous, vous n'enchantez que du goudron mouillé et des feutres trempés.

Vous avez raison, madame. Bien observé, monsieur. Mes scènes sentent le rail et le kérosène. Mes Carnegie Hall et mes Scala s'appellent Montparnasse, Roissy-Charles-de-Gaulle, Union Station, John F. Kennedy Airport. Il y a une bonne raison à cela. C'est une longue histoire, je ne voudrais pas vous ennuyer.

Vous passez votre chemin – l'immense majorité d'entre vous. Parfois, vous insistez. Vous m'offrez une forte somme d'argent pour jouer à votre anniversaire. À un dîner mondain, une bar-mitsva – vous me voyez hésiter. Vous proposez de me présenter votre mari, qui a un poste important à la Philharmonie. Ou votre oncle, l'agent artistique. Je décline chaque fois, merci, vraiment, c'est très aimable à vous. Je ferais un piètre invité. Je n'aime que les lieux ouverts, le vent qui circule et les portes qui claquent.

Des diables et des saints

De Jean-Baptiste ANDRÉA

Extrait n°2 : p. 31 – 33

C'est là, à cet instant précis. Pas quand l'avion s'écrasa. Pas quand mes parents et Inès s'évaporèrent, main dans la main – j'espérais qu'ils s'étaient donné la main. Pas quand je dormis, pour la première fois, chez des inconnus. C'est seulement quand Mme Fournier me raccrocha au nez que je compris. J'étais malade. De toutes les malédictions des prophètes, de toutes les pestilences qui ravagent la terre, j'avais attrapé la pire. J'étais *orphelin* comme on est lépreux, phtisique, pestiféré. Incurable. Pour protéger les bien-portants de mes exhalaisons de souffrance, il fallait me mettre à l'écart. Simple mesure de prophylaxie, au cas où ce serait contagieux.

On me ballota deux mois entre centres d'urgence et familles d'accueil. Je me familiarisai vite avec la hiérarchie, invisible au commun des mortels, de la grande nation des esseulés. Il y avait d'abord les vrais, les anges, ceux dont les parents étaient morts, *kaputt, dead*. Et les imitations : les gosses de drogués, de brutes ou d'alcooliques, dont les parents n'étaient pas morts mais incapables de les élever.

Au sein des anges, nous n'étions pas égaux. Au sommet, l'aristocratie des orphelins, la crème de la crème : les orphelins de la police. Ils avaient leurs propres foyers, on en parlait avec admiration, on évoquait à mi-voix des baby-foot et des chambres de quatre. Un cran plus bas, les orphelins de riches. Mes parents étaient aisés, mais dans ces moments-là, le genre de richesse a son importance. Seul comptait l'or patiné, celui qui se transmettait de génération en génération. Les fortunes plus récentes étaient tolérées, si vos parents avaient œuvré au bien de la Nation. Les noms à particule, les fils de vendeurs d'armes ou de hauts fonctionnaires avaient les meilleures places après ceux de la police.

Puis il y avait le reste. Moi. Avec notre richesse de chaussures et de matelas, je ne valais pas grand-chose, même si mon père s'était plusieurs fois vanté de l'affection de tel ministre

pour ses mocassins à frange, de tel autre pour le rebond de ses lits. Je faisais partie du tout-venant. Les orphelins d'agents immobiliers, les orphelins d'électriciens, les orphelins de réveil aux aurores, d'interdit bancaire, les orphelins de l'argent qui manque ou qui a l'air sale, puisqu'il n'a pas la couleur bleue du sang ou du fût des canons.

C'est sans doute pour ça qu'on m'envoya là-bas. Ou par erreur. Par paresse. Je ne le sus jamais, et peu importe, le résultat est le même. Je partis pour un lieu dont vous n'avez jamais entendu parler, puisqu'il est n'est pas sur Terre. Je partis pour un lieu dont vous n'entendrez jamais parler. Il est fermé depuis longtemps.

L'orphelinat Les Confins. Je dis fermé, mais chez certains, il saigne encore.

Le soldat désaccordé

de Gilles MARCHAND

Extrait n°1 : p. 9 – 10

Je n'étais pas parti la fleur au fusil. Je ne connais d'ailleurs personne qui l'ait vécu ainsi. L'image était certes jolie, mais elle ne reflétait pas la réalité. On n'imaginait pas que le conflit allait s'éterniser, évidemment. Personne ne pouvait le prévoir. On croyait passer l'été sous les drapeaux et revenir pour l'automne avec l'Alsace et la Lorraine en bandoulière. À temps pour les moissons, les vendanges ou de nouveaux tours de vis à l'usine. Pour tout dire, ça emmerdait pas mal de monde cette histoire. On avait mieux à faire qu'aller taper sur nos voisins. Pourtant, on savait que ça viendrait : on nous avait bien préparés à cette idée. À force de nous raconter qu'ils étaient nos ennemis, on avait fini par le croire. Alors, quand ils sont passés par le Luxembourg et la Belgique, il n'y avait pas grand monde pour leur trouver des circonstances atténuantes. On était nombreux à être volontaires pour leur expliquer que ça ne se faisait pas trop d'aller envahir des pays neutres.

On a quitté nos femmes et nos enfants, pour ceux qui en avaient. Je me souviens d'Anna sur le quai de la gare. Seule au milieu de ses amies. Et moi, seul à la fenêtre de mon pauvre wagon, entouré de plusieurs dizaines de têtes et de képis. Ça chantait, ça criait mais c'était seul. Ce sont les au revoir. C'est comme ça. On a beau mettre une foule en décor, elle ne fait pas le poids face à la solitude.

Si on avait su.

De mes camarades de wagon, combien sont revenus en 18 ?

Les morts officiels, les disparus, les estropiés... Il aurait eu une drôle de gueule amochée, le wagon du retour.

Pour ma part, mon sort avait été rapidement scellé : j'avais perdu une main dès l'automne 1914, c'en était fini de ma participation aux combats. Néanmoins, je voulais être utile à mes camarades. Avec toute la bêtise de ma jeunesse, je pensais que j'étais indispensable.

On m'avait confié diverses missions, liées notamment à l'approvisionnement et au transport. Je ne participais plus aux combats, mais j'en restais suffisamment près pour sentir l'odeur de la poudre. De 1915 à 1918, j'allai d'un coin à l'autre du pays. Chauffeur ici, cantinier là. Partout où on avait besoin d'un infirme besogneux. Dévoué à n'importe quelle tâche pour être utile à mes camarades, à mon pays, à ma patrie. Voilà le genre de belles histoires que je me racontais.

Une main en moins, impossible pour moi de retrouver ma vie d'avant.

Après-guerre, un ancien camarade de combat m'avait présenté une certaine Blanche Maupas. Elle enquêtait sur l'affaire des caporaux de Souain et avait besoin de quelqu'un comme moi.

Elle remuait ciel et terre pour prouver que son mari avait été fusillé à tort. Quasiment vingt ans, elle y a passé. Et s'il en avait fallu trente, elle l'aurait fait de la même manière. Un bel exemple. Elle a fait appel à la Ligue des droits de l'homme, a couru de cabinet ministériel en cabinet ministériel, jusqu'à la Cour de cassation. Rendez-vous annulés, demandes rejetées, elle n'a jamais baissé les bras. Le pauvre Théophile avait été fusillé pour l'exemple avec trois de ses camarades pour « refus d'obéissance devant l'ennemi ». Ce qui s'était passé, c'est que c'était un sacré foutoir, que plus personne ne comprenait rien à rien, que ça pilonnait et que ça mitraillait, et que l'artillerie française était pas à la hauteur de celle de l'ennemi.

Le soldat désaccordé

De Gilles MARCHAND

Extrait n°1 : p. 31 – 33

Émile Joplain écrivait à son amoureuse. Des comme lui, il y en avait des centaines de milliers dans les tranchées. Trouvez l'amoureuse et vous aurez le soldat.

Moi, j'avais rencontré Anna deux ans avant la guerre. Nous nous disputions souvent. Nous n'étions pas toujours d'accord. Ça criait volontiers. Mais on s'aimait. On s'est fiancés, on s'est installés et on allait se marier. Ce n'était pas tout à fait le bon ordre, mais ça nous allait. Quand j'étais parti, en 14, je lui avais dit que je lui écrirais une fois par semaine. Elle m'avait fait promettre.

On a tous une histoire d'amour intense, forte, dévorante. Une qui a tout emporté sur son passage et qui ne s'est pas finie, ou qui n'a jamais eu lieu parce qu'elle n'était pas réciproque. Une qu'on n'a pas osé déclarer, une qu'on a gardée pour soi parce qu'on avait peur. Et même quand tout se passe bien, on a encore peur : que l'intensité s'en aille, que la passion se soumette comme un animal sauvage à qui on aurait appris à lever la patte. La passion ne donne pas la patte, elle te la met dans la gueule. Et quand tout va bien, on cherche des noises, on va au conflit sans savoir pourquoi, alors que la réponse est simple : faut que ça bouge, faut que ça brûle, faut que ça pète. Pas tout le temps, mais parfois, juste pour permettre au sang de faire un tour et de revenir. Juste pour voir si on a encore des larmes, si les cris peuvent encore sortir ou s'ils restent bloqués au fond de notre gorge.

Quand je suis revenu de la guerre, il me manquait une main. Il y avait Anna et je ne demandais rien de plus. Nous nous sommes redécouverts. Je n'étais plus le même. Elle n'était plus la même. L'amour était plus grand.

Avant-guerre, je travaillais à la Compagnie générale parisienne de tramways. J'étais un bon conducteur. Il ne suffisait pas de se tenir dans la cabine et de suivre les rails. Si vous ne voulez pas secouer les passagers comme une salade dans une essoreuse, il faut avoir un certain

doigté. En 14, c'était un sacré foutoir et mon Anna s'est retrouvée sans ressources ou presque. J'ai pu écrire à mon ancien patron, qui m'avait à la bonne. C'était pas gagné, ils n'étaient pas habitués à voir des femmes conduire. Et d'après ce que j'ai compris, mon Anna se débrouillait plutôt pas mal.

C'est un de mes grands regrets : j'aurais tellement aimé être dans son tram, juste une fois. Pour lui montrer à quel point j'étais fier d'elle.

Après-guerre, ça a été plus compliqué. Les hommes revenaient et ils comptaient bien reprendre leur boulot. Pour ma part, il a fallu que je trouve autre chose. La compagnie trouvait qu'un conducteur manchot, ce n'était pas rassurant pour les passagers. Quant à Anna, elle a fini comme la plupart des autres femmes : reléguée à une tâche subalterne. J'ai bien tenté d'aller plaider sa cause, mais je ne faisais plus partie de la société. Et quels étaient mes arguments face aux poilus qui avaient bien mérité de retrouver leur ancienne place ?

Les âmes féroces

De Marie VINGTRAS

Extrait n°1 : p. 31 – 33

Le lendemain, j'ai réuni tous les hommes dont je disposais et ça ne faisait pas grand monde. Bethany s'était proposée pour répondre au téléphone et pour éconduire les curieux qui voudraient en savoir plus, ce qui m'arrangeait bien. Je n'avais pas de mode d'emploi à ma disposition pour traiter cette affaire, juste de la méthode, encore de la méthode, aurait dit Victor. J'ai envoyé Sean et Donegan interroger les élèves du lycée sur l'existence d'un petit ami ou de problèmes qu'aurait pu avoir Leo. J'ai regardé les garçons partir, Sean au volant – il n'était pas question qu'il laisse Donegan conduire – et j'étais là assise à essayer d'ordonner mes pensées depuis une bonne heure quand le maire est arrivé dans son coupé décapotable. Je me doutais bien qu'il débarquerait à un moment ou à un autre mais, comme à chaque fois que je le croisais, j'ai eu une montée d'adrénaline. Il a ajusté son stetson en sortant de sa voiture et m'a vaguement saluée en touchant le bord de son chapeau, le maximum de politesse que je pouvais attendre de lui. *Vous prenez le soleil, Hobler ?* Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Prononcer le mot *shérif* lui écorchait la bouche. J'avais été élue après que Victor m'avait traînée partout en ville. J'avais enduré les barbecues, les apéritifs, joué au bingo, au base-ball, couru dans la boue ou les jambes glissées dans un sac en toile de jute, j'avais levé le coude pour prouver que je savais boire mais refusé le verre de trop parce que personne n'a envie de s'en remettre à une ivrogne. Victor disait que les habitants voulaient un shérif qui leur ressemble, accessible, qui ne les prenne pas de haut et qui puisse s'immiscer dans un dîner de famille sans que la maîtresse de maison lève un sourcil. C'était assez drôle compte tenu du fait que j'étais une femme, lesbienne de surcroît, et que c'était un sacré morceau à faire avaler à des gens de la campagne. Grâce à Victor, j'avais été élue avec une majorité confortable. Mon principal concurrent présenté par le maire n'avait pas réussi à établir cette proximité que mon mentor aimait tant. Un an auparavant on lui avait diagnostiqué sa maladie, mais Victor préférait mettre sur le compte de l'âge les oublis, répétitions et anachronismes qui émaillaient ses discours et faisaient rire son public. Si cette maladie n'était pas si terrible, disait-il, elle en

serait franchement comique. *Lauren, on voit bien que vous n'avez jamais essayé de vous moucher dans une de vos chaussettes ou rangé vos clés de voiture dans le bac à légumes.* Une fois que j'ai été élue, son état s'est dégradé d'un coup. Retirer le costume de shérif qu'il avait porté pendant trente-cinq ans l'avait laissé libre de s'échapper en tous sens, de ne plus répondre à aucune sollicitation et d'observer avec perplexité le contenu de son assiette sans en reconnaître aucun élément. Victor m'avait transmis le flambeau, puis Victor m'avait laissée seule et je m'étais retrouvée à sa place, orpheline et désorientée, obligée de mettre les bouchées doubles en dissimulant mes inquiétudes. C'était bien une question qu'un homme ne se serait jamais posée, savoir s'il était à la hauteur de la tâche, s'il méritait ce qui lui était donné, et j'étais bien une femme pour me croire aussi illégitime.

Les âmes féroces

De Marie VINGTRAS

Extrait n°2 : p. 64 – 67

Je n'ai jamais aimé travailler sous la contrainte. Adolescente, je faisais spontanément ce qu'on ne me demandait pas et je refusais les corvées pour peu qu'on me les impose. Papa l'avait vite compris. Il n'avait même pas besoin de s'adresser à moi. Je coupais le bois, je rentrais les bêtes, je vérifiais le niveau d'huile du tracteur, j'affûtais les outils et, deux fois par an, je l'aidais à sortir tous les meubles et les tapis de la maison pour notre grande purification, comme il l'appelait. Maman avait fait ça tous les ans jusqu'à sa mort et c'était devenu une tradition ou une manière un peu étrange d'honorer sa mémoire. Quand mon père est mort à son tour et pendant les quelques années que j'ai passées ensuite à la ferme, Lloyd ne l'entendait pas de cette oreille. Il me donnait des ordres du matin au soir, me sortait de mon lit en aboyant les tâches à accomplir alors qu'il savait pertinemment que je les aurais faites de moi-même. Je ne lui répondais pas, je partais m'installer sur le rocking-chair de la véranda pour me curer les ongles avec mon canif en attendant qu'il explose. Alors nous échangeons reproches et injures, jusqu'à ce qu'il reparte en claquant la porte de la maison derrière lui et je me mettais enfin au travail. Je savais qu'il ne voulait pas de moi. J'aurais voulu qu'il m'aime comme il aimait nos frères mais il faut croire que c'était au-dessus de ses moyens. On ne peut pas obliger un frère à aimer sa sœur. Liam avait fait carrière dans l'armée et les jumeaux étaient partis dans la première université qui avait bien voulu les prendre ensemble. On ne peut pas dire qu'ils avaient fait de grandes études mais ils ne s'étaient pas trop mal débrouillés. Il n'y avait plus personne pour nous séparer, Lloyd et moi, quand nous en venions aux mains, plus personne pour nous rappeler que nous faisons partie de la même famille. À force d'entendre parler de Benjamin Chapman comme de l'élément détonnant au sein de cette ville, j'ai fini par me décider à lui rendre une petite visite. Je suis partie à pied en ville, saluant des gens qui me répondaient, des gens qui me souriaient, des enfants qui me tendaient leur sac de bonbons pour que j'y pioche un truc sucré et acide qui me ferait grimacer. Ils n'étaient pas contre moi. Est-ce qu'ils avaient confiance en moi ou bien se persuadaient-ils que j'étais capable simplement

par affection pour Victor ? Je me suis arrêtée devant la maison que Chapman louait à la veuve Gardner depuis qu'il était arrivé en ville plusieurs années auparavant. Elle lui avait laissé la maison tout entière et elle ne s'était gardé qu'un petit deux pièces au bout du jardin, comme si un homme célibataire avait besoin de plus de place qu'une vieille dame, mais cette commère voulait peut-être juste garder un œil sur lui.

Moi, Jean Gabin

De Goliarda SAPIENZA

Extrait n°1 : p. 9 – 11

Moi, qui ai appris de Jean Gabin à aimer les femmes, je me trouve maintenant avec la photographie de Margaret Thatcher devant moi – dans le journal, bien entendu, qu'en bonne citoyenne d'après la révolution française j'achète tous les matins – et je commence à penser que quelque chose est allé de travers durant ces trente dernières années de démocratie. Jean Gabin ignorait tout cela, les dames de fer, les femmes policiers, les soldates et les culturistes. Ses yeux bleus – ceux de Jean bien sûr – rêvaient d'une femme qui serait comme un fleuve, un grand fleuve languide et vertigineux s'en allant nourrir la mer de ses eaux limpides. Voilà ce que j'ai appris de lui, et pour moi la femme a toujours été la mer. Entendons-nous, pas une mer dans un élégant cadre doré pour fanatiques du paysage, mais la mer secrète de la vie : aventure magnifique ou désespérée, cercueil et berceau, sibylle muette et sûre réponse, espace immense où mesurer notre courage d'individualistes endurcis, à nous, voleurs du riche et bienfaiteurs du pauvre, d'accord sur une phrase brève et précise : « Toujours en-dehors de tous les pouvoirs établis » ; seuls, mais avec l'orgueil de connaître la rectitude propre aux outsiders.

Seule, déambulant d'un pas court et énergique éclatant de courage altier, j'adaptais mes petits pieds à la démarche pleine d'autosuffisance virile de Jean Gabin, en fixant les yeux ténébreux de ma casbah de lave et la métamorphosant instantanément en l'enchevêtrement, d'une resplendissante clarté, de sa casbah à Lui, l'œil attentif au mouchard qui toujours, parmi tant de visages sûrs et souriants, pouvait se cacher ou surgir à chaque recoin plus sombre, à chaque *basso* un peu plus ouvert que les autres.

Mais l'attention permanente au danger, devenue désormais pour moi (depuis que j'allais au Cinéma Mirone) une seconde nature, ne m'empêcha jamais de rêver à la femme de ma vie, qu'un jour je rencontrerais dans des circonstances pleines de magie : elle, fragile, réservée, muette et mystérieuse, peut-être un peu ambiguë, bien sûr, mais pure, fondamentalement pure et transcendante, poursuivie par une brute qui l'embobinerait avec des mirages de vies

luxueuses, de villes étincelantes, de colliers et de bracelets de perles, ou qui lui ferait un chantage implacable pour quelque faute ancienne commise par son père ou sa mère, ou son frère ; innocente mais née pour expier. Cela seulement parce que la nature-destin l'avait créée trop belle, trop sensible et parfaite pour la canaille commune qui, envieuse, voulait la posséder et la détruire.

Ce devait être ça, et satisfaite de ma découverte j'accélérais le pas en me mettant à siffler doucement. Arrêtons avec le destin, le diable, les madones ! Voilà la faute de mon aimée : être trop belle, pure, et en conséquence un appel involontaire à la mocheté et à la cruauté minable de la masse. Il suffisait de détacher les yeux de l'écran où, blanche et ouatée, dans le halo de lumière du regard de Jean, elle s'efforçait de ne pas pleurer et de ne pas dire le nom de son tortionnaire (sachant le pouvoir de celui-ci, désirant que Jean ne coure pas de risques pour la défendre) ; il suffisait de détacher le regard, disais-je, de ces yeux tristes à peine voilés de larmes retenues et d'observer le parterre pour comprendre que tous ces laiderons, mâles et femelles, cachaient sous leur fausse admiration la haine pour la perfection de ce visage qui les humiliait.

Moi, Jean Gabin

De Goliarda SAPIENZA

Extrait n°2 : p. 117 - 119

- Un chien est un chien !

Que puis-je y faire si dans le film il n'y a pas un petit chat mais un chien ? Sans le regarder ni à plus forte raison lui dire au revoir, je me détourne rapidement, le laissant là interdit, et je reprends ma promenade solitaire au milieu des brumes et des nuages – si rares chez nous. Je ne peux pas perdre un instant de mes rêves gabinien.

Quand le mauvais temps cessa, ma coexistence avec Jean s'était approfondie au point de me faire sursauter de surprise à chaque fois que mon visage m'apparaissait dans le miroir de la salle de bain ou dans les mille miroirs des bars et des commerces scintillants de la via Etnea.

J'avais tellement déambulé en conversant avec lui que sa peau m'était tombée dessus, me faisant tout comprendre de son rêve et de sa douleur. Ce rêve d'« être » était si courageux et si libre que l'idée d'aller raconter ne serait-ce qu'un brin de ces merveilles à ces petits bourgeois du premier étage me dégoûta au point de me faire faire ce qui était peut-être comme ma première vraie prise de position contre la vulgarité, la norme : ne pas gagner d'argent en réduisant le rêve à un petit récit commercialisable, ne pas accepter de compromis. Je transpirais à cette décision parce que cela voulait dire rendre l'argent que j'avais eu d'avance. En conversant avec Jean j'avais – pouvait-il en être autrement ? – tout oublié et les cinq lires intouchées étaient là à me pousser en avant dans des mirages de joie... Revoir le film, acheter un tas de journaux illustrés, offrir à Nica plein de rubans et de petits peignes. Mais un chien est un chien, et un homme est un homme, et dédaignant la sueur douloureuse qui me dansait entre les omoplates, courant pour ne pas perdre la force morale qui est la plus facile à perdre de toutes, j'allai voir Concetta qui avait déjà enlevé la bande à son bras supposément cassé – comme si quelques jours suffisaient à recoller un bras ! – et lavait ses vêtements.

- Voilà trois lires pour toi et nous sommes quittes, dis-je, altière.

- Oh, merci-merci, bête-t-elle avec cette grimace à la fois humble et gourmande qui s'empare de tous les misérables à la vue de l'argent.
- Pas de merci, chère, rends-moi les deux lires de trop ou je ne te donne rien.

Ce « je ne te donne rien » que je lui lance balaie la grimace douceâtre et finalement son vrai visage d'oiseau rapace se montre. Muette, circonspecte et griffue comme un corbeau, elle commence une danse sur elle-même pour trouver les pièces dans quelque renforcement parmi ses jupes ou dans son corsage, qui dure plus longtemps qu'un film.

Que le meilleur gagne

De Jorn Lier HORST et Thomas ENGER

Extrait n°1 : p. 11 – 13

Il s'avança vers la porte d'entrée et lorgna à travers la vitre épaisse qui occupait la partie supérieure du battant. Ne vit rien.

Il pivota vers son collègue.

- Tu as l'intention de rester planté là ?

Fosse se balançait d'un pied sur l'autre et avoua :

- Ça ne me dit rien de bon.

- À moi non plus, rétorqua Blix, mais il faut faire quelque chose.

Il longea le côté de la maison et se dressa sur la pointe des pieds devant l'unique fenêtre aménagée dans le mur de pignon. Elle était trop haute pour qu'il puisse apercevoir qui que ce soit. Il poursuivit son chemin pour se trouver dans un petit jardin sur lequel la neige s'était accrochée. Les buissons étaient brun foncé et leurs branches en bataille. Il repéra une balançoire rouillée et une véranda délabrée. Des coussins éparpillés sur les fauteuils. Des bouteilles de bière vides jonchaient le plancher, un cendrier débordait de mégots.

Blix progressait avec précaution, craignant que le bruit de ses pas ne révèle sa présence. Le salon était muni de baies vitrées, mais le reflet empêchait de voir à l'intérieur. En plus, il avait conscience d'être exposé aux regards.

Il tourna les talons et repartit vers la porte d'entrée. Fosse était retourné s'asseoir dans la voiture. Il parlait avec le central. Blix brancha son oreillette et entendit l'opératrice préciser que la voiture de patrouille la plus proche était à douze minutes d'eux.

Blix inspira à fond, arma l'épaule et s'attaqua au battant. La porte s'ouvrit avec un grand craquement. Il fit deux pas en avant. S'arrêta. Tendit l'oreille. Pas un bruit.

Ou alors... était-ce un gémissement ? On avait reniflé ? Quelqu'un avait dit « chuut » ?

Il continua, pistolet dressé, laissant la porte ouverte derrière lui dans l'espoir que Fosse change d'avis et le suive.

Un couloir l'emmena au cœur de la maison. Les lattes du plancher grinçaient. Il jeta un coup d'œil dans la première pièce, recula aussitôt la tête. Des toilettes, un petit lavabo. Répéta l'opération dans la pièce suivante. Vide également. Il inspira fébrilement. Tendit l'oreille avec une attention renouvelée. Toujours rien.

Mauvais signe.

La porte de la cuisine était entrouverte. Blix la poussa tout doucement. Elle craqua également. Il l'ouvrit en grand.

Une femme était allongée sur le dos, sans vie, la tête tournée sur le côté, si bien qu'il croisa ses yeux vides grands ouverts. Par terre à côté d'elle avait commencé de se former une large flaque de sang que le tapis tissé absorbait peu à peu.

Il déglutit. Perçut une pulsation insistante dans sa gorge et sa poitrine. Il retint sa respiration quelques secondes, leva son arme et pénétra dans la cuisine en veillant à ne pas marcher dans le sang. S'accroupit, chercha le pouls de la victime, ne trouva rien. Il se releva et parla à voix basse dans le micro fixé à son revers.

- 0-1, ici Fox 2-1 Alpha. Une femme est morte, abattue. Je répète, une femme est morte, abattue.

La radio émit un léger crépitement. En s'écartant du corps, Blix aperçut le trou béant au milieu de la cage thoracique.

Que le meilleur gagne

De Jorn Lier HORST et Thomas ENGER

Extrait n°2 : p. 157 – 159

Couchée sur le côté, elle essayait de se détendre – autant que faire se peut, vu qu'elle avait les mains attachées dans le dos. Et en sang, après tous ses efforts pour se libérer.

Depuis combien de temps était-elle là ?

Elle n'en avait pas la moindre idée, ayant été dépouillée de sa montre. Au début, elle s'était astreinte à compter les heures, mais il lui était difficile de se concentrer, son esprit était parasité par la peur, l'anticipation de ce qu'il allait lui faire. Et maintenant, elle essayait de respirer le plus régulièrement possible, en silence, par le nez. Dans l'attente, une si longue attente.

De quoi au juste ?

Pendant combien de temps encore ?

Qu'avait-il en tête ?

Elle se posait inlassablement ces questions. Il ne l'avait pas molestée, ni violée. La seule chose qu'il avait exigée d'elle était de se lever, de s'allonger, d'ouvrir la bouche. De mettre les mains dans son dos. De rester tranquille. De ne pas résister.

« Parce que cela ne servirait à rien. »

Elle ne savait plus quand elle avait pleuré pour la dernière fois. Jamais elle ne l'avait fait en public, et pour parler franchement, à peu près jamais non plus en privé, même les plus grands mélos ne lui faisaient aucun effet. Mais au cours des derniers jours ses larmes avaient coulé abondamment, sans arrêt et sans sollicitation. Le coussin sur lequel elle appuyait sa tête en était imbibé.

Elle était étonnée de n'éprouver aucune douleur chaque fois qu'elle luttait pour se libérer. Pas dans les mains en tout cas. Peut-être que son cerveau ne captait plus la souffrance. Peut-être ses sens étaient-ils neutralisés par le froid qui régnait dans cette cabane.

Elle en était au point de se demander si elle avait blessé quelqu'un sans le vouloir à un moment donné. Elle n'était pas un ange, tout le monde était au courant, la presse prenait un malin plaisir à le répéter, mais il n'empêche que jamais elle n'aurait fait souffrir quelqu'un délibérément.

Elle songea à son plaid. Celui qu'elle déployait sur elle lorsqu'elle s'allongeait sur le canapé à la maison. Elle n'aurait jamais cru que quelque chose d'aussi trivial qu'un plaid lui manquerait à ce point. Elle rêvait de pouvoir à nouveau le draper autour de son corps. Sentir l'odeur de la laine, boire une tasse de thé et regarder quelque chose d'inoffensif à la télévision. Une émission grand public.

Elle n'avait aucun souvenir de la façon dont elle était arrivée là, elle se rappelait juste l'embuscade. Il portait des gants noirs et une capuche rabattue sur la tête. Il tenait à la main une sorte d'appareil électrique qu'il avait appliqué sur sa gorge et la dernière chose qu'elle avait vue c'étaient des étincelles bleues reflétées sur la carrosserie d'une voiture près de lui.

Quand elle avait repris conscience, elle se trouvait dans cette cabane. Il se tenait debout devant elle, la regardant s'affoler et cligner des yeux, s'efforcer de comprendre. Elle s'était débattue farouchement pour essayer de détendre ses liens, et avait découvert à quel point ils étaient serrés.